

... il suffirait de se distraire de l'opacité chatoyante de la vie. Un bref instant suffirait, à tout instant. Se distraire de soi-même, de l'existence qui vous habite, vous investit obstinément, obtusément aussi : obscur désir de continuer à exister, de persévérer dans cette obstination, qu'elle qu'en soit la raison, la déraison ... » (1)

Annick Sterkendries poursuit depuis quelques décennies un travail d'accompagnement par l'image de beaucoup de nos contemporains dessaisis momentanément de leurs identités, de leur histoire, de leur épaisseur d'êtres de chair et de sang.

Questionnant la représentation et les moyens de cette représentation dans le champ photographique, elle choisit de mettre en demeure un réel qui n'a de cesse d'apparaître et de disparaître.

D'abord par les titres choisis ou induits par ce qu'elle photographie, (Suspension, Quand la Noria s'arrête, Posture Imposture...) qui sont les premiers intermédiaires entre des lieux et celles et ceux qui les traversent ou y habitent. Puis par les dispositifs mis en œuvre, souvent très simples, faciles d'accès, au sens propre comme au figuré fréquemment réalisés dans un espace-temps bien circonscrit.

En ces temps bouleversés ou presque plus rien n'est définitivement acquis, l'artiste ose encore nous distiller l'absolu antidote du hors de portée : celui de la rencontre. En cela elle pourrait presque dialoguer malicieusement avec Bergson qui nous interpellait ainsi : mais comment le passé, qui, par hypothèse, a cessé d'être, pourrait-il lui-même se conserver ? N'est-ce pas contradictoire ? La question est précisément de savoir si le passé a cessé d'exister, ou s'il a simplement cessé d'être utile. (2)

Puisque tour à tour voyageuse, depositaire, quêteuse, enquêtrice, c'est avec opiniâtreté que se développent ses exigences d'artiste-femme sous tendues par la photographie, médium dont on sait qu'il n'est ni celui de la certitude ni celui de la preuve. Faire image c'est aussi se confronter au doute, nourri des indices qui se glissent subrepticement ou se superposent au gré du parcours et de ces allers retours entre l'ailleurs et l'atelier.

Dont acte :

Posture et Imposture, elle parcourt la Sicile, l'Espagne, le Maroc et le nord de la France à la rencontre des réfugiés (2013 – 2015), En la boca del Lobo, elle se rend dans les serres de travailleurs clandestins (Andalousie 2017), en Inde dans le cadre du projet Ping Kali en 2021-22 subitement stoppé par le Covid l'artiste en quarantaine continue d'écrire, d'archiver, et de préparer bien sûr, à distance, l'exposition aujourd'hui présentée à Cosmopolis (Nantes).

Cheminaut aux côtés de nos aîné.es à l'orée de leurs vies, Annick Sterkendries renoue avec la grande tradition photographique de la pose et du modèle, misant sur une confiance partagée qui explore avec pudeur et retenue les confins d'imaginaires non assouvis.

D'inatteignables parfois, ces rêves d'une vie trouvent dans l'espace d'un décor peint par l'artiste, mais aussi dans l'espace d'un instant la saisie « inimaginable » et pourtant réelle de ce qui enfin peut se voir !

Et comme toute bribe de réel mise en jeu, cela ne va pas sans incident, décor planté comme sur une petite place de village ou de rue ou de jardin avec les aléas du vent, de la pluie. Cela tremble parfois, bringuebale, s'écroule et se rebâtit.

Mais étrangement dans ces rencontres, ces conversations, c'est aussi l'éloge de la quête, et des périphéries qui la favorisent car l'artiste en quelque sorte « s'expose avec », dans cette intuition de l'instant chère à Bachelard, instant irremplaçable pour trouver par l'image ce que l'on ne cherchait pas, alors que peut-être l'on cherchait autre chose. Annick Sterkendries prend en vol ce qui se dit, ce qui se rêve et en fait un joyeux panorama, certes en nommant celui qui dit son rêve, mais pas trop, pas plus.

A nous de regarder ces boucles vives de mémoire, tresse collective se dénouant en une poétique de l'absence, jamais austère pour « qui veut se souvenir doit se confier à l'oubli, à ce risque qu'est l'oubli absolu et à ce beau hasard que devient alors le souvenir ». (3)

Claire Nédellec

1. Jorge Semprun *L'écriture ou la vie* 1994

2. Henri Bergson *Matière et mémoire* 1896

3. Maurice Blanchot *L'attente, l'oubli* 1962